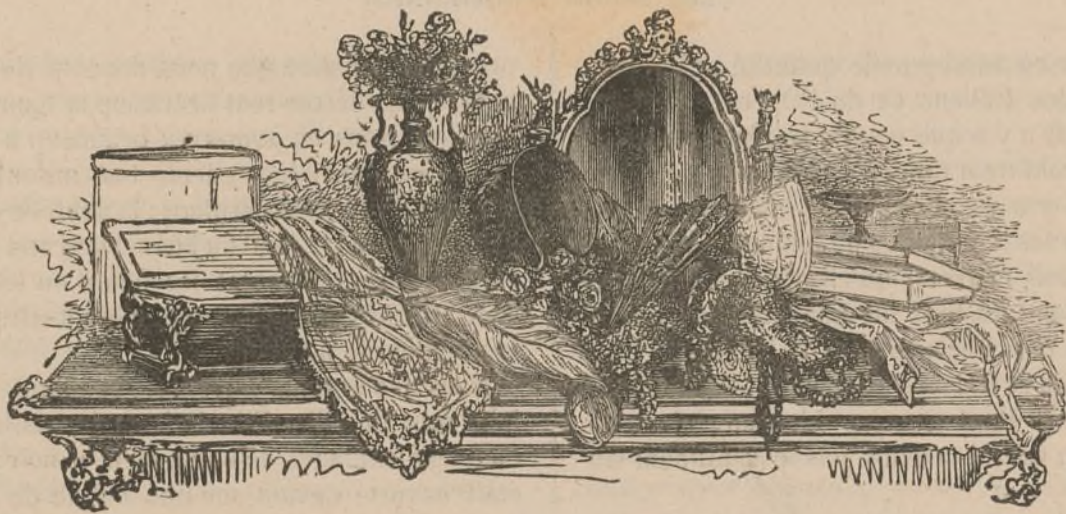




195

LES MODES PARISIENNES.

*Coiffes de bal de M^{mes} Fanny et Pacherie, rue de la Chaussée d'Antin, 33.—
Fleurs de Millery, élève de Batton, rue de Ménars, 5.—Éventail de Vagueuo
Dupré, rue de la Paix, 19.—Corsets Josselin, rue de la Paix, 13.—Souliers du Dalbia
rue de la Chaussée d'Antin, 24.*



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LE VINGT-CINQ JUILLET, par TH. DE PUYMAIGRE.
— CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Il était une fois un roi, nommé Astre Brillant, dont le pays était grand et beau. Le soleil y avait tant d'éclat, l'air de si douces haleines, que la terre produisait des récoltes abondantes sans culture, et que de même le sol était couvert de fleurs sans qu'on eût jamais le soin de les y faire venir. Les femmes de ce pays étaient fort coquettes; ce qui amenait dans les ménages de fréquentes querelles, dont le retentissement allait quelquefois jusqu'aux oreilles du monarque. La coiffure surtout était arrivée à un luxe prodigieux; les diamants, les perles fines, les pierreries de couleurs dont on les ornait en faisaient autant de petits soleils, si éblouissants qu'il était impossible d'en soutenir l'éclat, les jours de grande réunion au palais, jours de fêtes où la reine recevait les génies et les fées du royaume et des royaumes voisins.

Les modistes, car il y en a aussi dans les contrées fantastiques, on dit même qu'elles y ont reçu le jour, les modistes abusaient de cette folie pour faire payer de petits chiffons de tulle, de satin ou de velours, des prix fabuleux, — ce qui, avec les pierreries dont nous avons dit qu'on les ornait, explique assez les discordes conjugales dont le bruit arrivait au pied du trône.

Le roi, qui était bon prince et voulait la paix dans les ménages aussi bien que dans ses États, se décida à rendre une ordonnance par laquelle il enjoignait à toutes les femmes de ne porter sur l'ébène ou le blond de leurs cheveux, que des fleurs, en guirlandes, bouquets, agrafes, enfin de n'importe quelle manière, pourvu que ce fût seulement des fleurs. C'était, comme vous le voyez, d'un profond politique; car il avait eu la prudence, le grand roi! d'admettre des cas exceptionnels, tels que le manque de cheveux, les cheveux blancs; mais, chose étrange, prodige incroyable! dès que l'ordonnance fut connue, presque toutes les femmes parurent couronnées de fleurs; il n'y eut que de bonnes grand-mères qui profitèrent du bénéfice de la loi exceptionnelle, toutes les autres femmes eurent des cheveux, et en grande abondance!...

Parlez-moi d'un pays comme le nôtre, où l'on ne s'occupe pas à rendre des ordonnances contre la coquetterie, où les maris sont trop bien élevés pour jamais se plaindre de ce que coûte la toilette de leur femme, où les modistes continuent tranquillement de faire de jolies et très-élégantes coiffures. Cependant, bien qu'il n'y ait pas d'ordonnance pour faire porter des fleurs, elles sont fort à la mode, et il faut que ce soit mode positive

pour les voir en aussi grande quantité aux représentations des Italiens et de l'Opéra, dans un moment où il n'y a que peu de soirées : fleurs en guirlande, coiffure à l'italienne, bonnets couverts de fleurs, il y a des fleurs dans toutes les loges. Les fleurs et les aiguillettes de diamants s'y ajoutent, et je dois convenir qu'elles y font très-bon effet. En voyant les feux du diamant courir, éclater en mille petits éclairs dans la verdure et les nuances vives et fraîches des fleurs, l'ordonnance du roi Astre Brillant nous semblait en dehors de toute poésie. Ce roi n'avait pas le sentiment du beau.

Les diamants, l'or, le velours, la dentelle, les cachemires, voilà ce qui est beau, ce qui éclaire la vie ; c'est le charme, l'intelligence dans le costume.

Les fleurs sont très-variées ; on ne saurait dire si les fleurs d'eau sont plus en vogue que les lisérons, les roses, les plantes de serres ; les feuillages sont très-fins et flexibles, et jamais on n'a su mieux imiter la nature. Millery (1) non-seulement est un de ceux qui portent la perfection dans ce genre, mais encore plus peut-être dans la manière dont il sait les monter. Posez une de ses guirlandes, un bouquet, et vous verrez que le feuillage ne s'en ira pas de droite, de gauche, montrant toutes les misères de son étoffe, sa cire et tout son appareil imitatif. Aussi reconnaît-on facilement ses fleurs dans les bals.

Sur les coiffures, c'est le même luxe de fleurs, excepté pourtant avec les coiffures de velours, qui plus volontiers sont ornées de plumes ou de broderies et passementerie d'or. Les demoiselles Thirion et Milliastres (2) ont créé de ravissantes coquetteries en velours de couleurs cerise et or-grenat, ou vert et or ; tantôt c'est une coiffure de velours vert-émeraude, tournée en torsade pour ne prendre que le tour de la natte ; puis ce velours vient retomber de côté en palmes garnies d'une résille d'or ; ou c'est une coiffure qui emprunte sa forme à l'Orient. Une autre en velours cerise aura la coupe d'un petit bord, mais entièrement renouvelé d'aspect par une blonde d'or qui voltige gracieusement en voilette et sera relevée d'un côté par une plume blanche bien enroulée autour de sa passe.

Elles excellent encore dans les formes nouvelles des bonnets, bonnets ronds entourés d'un papillon de blonde ou de dentelle : souvent cette dentelle retourne derrière, où elle forme deux rangs qui s'arrêtent aux côtés ; puis, dessous ces dentelles, sortent des fleurs d'un côté et des rubans de l'autre. Souvent elles font un bonnet avec une barbe de blonde qui vient tourner en colimaçon sur la tête et dont un bout retombe de côté avec une branche de fleurs. On pourrait croire, d'a-

près la désignation que nous donnons de ces bonnets, qu'ils découvrent beaucoup la figure ; il n'en est rien. Nous en avons vu beaucoup à l'Opéra, et ils nous semblent garnir tout autant que les bonnets de l'année dernière : la dentelle est posée en rond, mais le fond du bonnet descend plus bas, surtout aux oreilles, et les fleurs ou les rubans sont attachés sur le bonnet, c'est-à-dire dessous le papillon de dentelle.

Nous avons remarqué, cette semaine, une très-jolie robe de ville. Elle était en damas bleu avec de longs feuillages de saule bleu et noir ; sa jupe était ouverte devant sur une bande de gros-de-Naples uni large du bas de dix centimètres environ, et, sur cette bande, il y avait cinq chevrons brodés en petite passementerie bleue et noire au milieu : cette broderie semblait se rattacher par un nœud en ganse ronde bleue et noire, composé de deux coques et de deux bouts inégaux terminés par de petits glands ; le corsage, juste, avait des revers en gros-de-Naples assez étroits et ouverts sur les épaules, brodés en passementerie : l'ouverture des épaules était retenue par un nœud semblable à ceux de la jupe ; les manches, justes du haut, étaient un peu larges du bas et froncées sur un poignet.

Les manteaux sont presque tous, au moins les manteaux de velours, richement garnis de dentelle ; la dentelle est très-haute, et il en faut toujours deux rangs. Nous croyons que cette mode des belles dentelles nuira aux garnitures de fourrure.

Comme manteaux simples pour le matin ou pour jeune personne, on emploie beaucoup le drap gris-mêlé ; leur forme est simple : c'est une visite plus longue et fermée devant, ou une visite avec une grande pèlerine qui vient devant servir de bouts de manches.

Pour robe-amazonè, et aussi comme toilette de jeune personne, il y a un nouveau tissu croisé gris-mêlé noir qui ressemble assez aux étoffes employées dans les costumes d'homme : ce sont des robes solides qui résistent au mauvais temps ; elles sont surtout très-chaudes.

La petite veste-mousquetaire que notre dessin de ce jour représente a beaucoup de succès ; pour toilette de chez soi, elle permet de porter dessous des robes légères. Nous savons que la maison de commission qui vient de se former sous notre patronage en a reçu beaucoup de demandes.

Et, puisque nous avons occasion de parler de cette maison, il est bon d'expliquer pourquoi elle prend le titre de MAISON DE COMMISSION DES Modes parisiennes. Le but de ses créateurs est de n'envoyer jamais que des objets de toilette ou d'ameublement réellement à la mode à Paris, et non de continuer ce préjugé absurde, de beaucoup de maisons de commerce, de n'envoyer que des choses faites spécialement pour l'étranger ; préjugé

(1) Elève de Batton, rue de Ménars, 42.

(2) Rue Neuve-Saint-Augustin, 43.

que nous avons toujours combattu. C'est pourquoi elle a pris le titre de *MODES PARISIENNES*, le même que le nôtre, parce qu'elle veut suivre la même loi : la vérité avant tout !

Maintenant revenons à nos modes. N'est-ce pas que les costumes d'enfants de madame Marindaz sont bien réellement ce qu'il y a de plus élégant à Paris ? Aussi nous aimons à les reproduire ; elle a mille recherches qui ne sont qu'à elle. Le genre anglais est à la mode pour les petites filles, mais surtout pour les très-petites, charmantes *babies* ; ce sont des capotes piquées avec panaches, des petits cabans en cachemire bleu-ciel avec broderie blanche. — Pour jeune fille de cinq à huit ans elle a des pardessus pleins de grâce.

Les grandes guêtres de velours sont adoptées pour les petites demoiselles comme elles l'étaient déjà pour les jeunes garçons.

Madame Vafflard (1) est dans son moment de triomphe, car l'heure de la coiffure est arrivée : dire ce qu'on fait de créations charmantes dans cette maison est presque impossible : il y en a tant ! Est-ce un petit turban à la juive en tulle illusion, avec quelques bandelettes d'or, si léger et si transparent que la figure d'une femme semble enveloppée d'un nuage de gaze, à la manière d'Isabey, le peintre des jolies femmes du temps de l'Empire, ou bien une coiffure en velours et dentelle d'or d'un genre un peu sévère et disposée pour faire valoir des traits réguliers et des yeux noirs ? Voulez-vous un simple petit bonnet ? Il faudra le choisir en blonde avec deux rangs légers et tournants suivis par un feuillage flexible qui se terminera en grappes tombantes d'un côté ou en dentelle, dont le pied sera entouré d'un ruban qui viendra nouer sur le sommet de la tête ; une demi-guirlande sera posée du côté droit et son feuillage ira se perdre derrière en remontant dans la dentelle. Il y en a aussi en dentelle noire relevés de fleurs et de velours cerise, la dentelle posée toujours papillonnant sur les fleurs.

Les robes de demi-toilette du soir et même de promenade prennent beaucoup de volants ou des revers de dentelle noire ; on pose sur leur pied des petites passementeries chenillées qui font très-bon effet. Violard (2) a les plus belles dentelles de Chantilly pour garnitures de ces robes comme pour les garnitures de manteaux. Du reste il a aussi les plus belles dentelles d'Alençon, d'Angleterre, les applications de Bruxelles. La mode veut les cols et les manchettes d'alençon sur les robes de velours ; les angleterres et les applications sur le satin, le damas, le pékin et les brochés.

Nous avons dit souvent combien le goût des ameublements anciens était devenu général, surtout le bois sculpté pour les salles à manger et les cabinets de travail ; mais comme il était dif-

ficile de se procurer les sculptures sur bois, on a imaginé de faire des ornements en cuir qui imitent à s'y tromper les vieux bois : on trouve ces cuirs chez Dulac (4), de même que les cuirs de tentures pour remplacer les anciens cuirs de Cordoue. On peut dans cette maison trouver une partie des ameublements de ce genre, bas-reliefs, petits meubles, cadres, objets de fantaisie, bronzes d'art, tableaux, comme aussi les pastels et les gouaches qu'on aime tant à réunir dans les petits salons ou les chambres à coucher meublées style Louis XV. Les statuettes en imitation d'ivoire y sont reproduites avec beaucoup de vérité. C'est donc un renseignement que nous croyons utile de donner dans l'intérêt de la mode.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Bonnet de dentelle garni de rubans. Veste mousquetaire en velours doublée de satin et ornée de passementerie. Robe de pékin rayé ornée de chevrons de rubans plissés par le milieu et terminés de côté par un gros bouton d'étoffe entouré d'un froncé double et en biais.

Costume de petite fille de six à neuf ans. Capote de soie ornée de rubans ; robe de mérinos-cachemire brodé en soutache bleue ; pardessus de même étoffe ; guêtres de velours noir.

Costume de petite fille de trois à quatre ans. Robe de cachemire bleu-ciel ornée de galons de soie et d'effilés ; pantalon bordé d'une bande de broderie anglaise. Le petit revers de la chemisette est aussi en broderie anglaise.

MAISONS RECOMMANDÉES.

Madame Vafflard, rue de Ménars, 5. — Coiffures pour soirée, bonnets du matin, nouveautés.

Millery, élève de Batton, rue de Ménars, 42. — Fleurs artificielles, plumes.

Marion, cité Bergère. — Papeterie fine, buvards, portefeuilles, enveloppes, papiers à vignettes, papeterie complète.

Madame Marindaz, rue Saint-Honoré, 416. — Costumes d'enfants, trousseaux, layettes.

La première parure d'une femme sera toujours une bouche fraîche et pure, qui, dans le sourire, laisse entrevoir deux rangées de perles. Mais si les dents sont le plus précieux ornement de la beauté, elles en sont aussi le plus fragile. Pour combattre les outrages du temps et se préserver des cruelles douleurs de l'odontalgie, il faut se confier aux soins d'un dentiste habile. M. Hattute, 43, galerie Vivienne, est celui qu'ont choisi depuis longtemps les femmes du monde qui savent distinguer le talent véritable de la réputation éphémère usurpée par le charlatanisme. M. Hattute est connu, du reste, dans le monde scientifique par des ouvrages remarquables qui témoignent des profondes études qu'il a faites de son art.

(1) Rue de Ménars, 5.

(2) Rue de Choiseul, 2 bis.

(4) Boulevard des Italiens, 23.

LE VINGT-CINQ JUILLET.

Les tables d'hôte de Wiesbade se vidaient, et les convives qu'elles avaient réunis envahissaient les chaises et les bancs placés devant le Kursaal. Ce Kursaal est un assez bel édifice, où tous les jours on peut dîner, perdre son argent à la roulette, et, deux fois par semaine, je crois, faire valser le ban et l'arrière-ban dansant du duché de Nassau et des environs.

Dire que c'était un dimanche, c'est dire que le joli jardin qui s'étend depuis le Kursaal jusqu'aux ruines de Sonnenberg, — château de cet Adolphe qui fut empereur, et qui paya de sa vie l'honneur de porter le globe quelques jours, — vomissait par chacune de ses allées une foule de promeneurs. Non-seulement les Wisbadais et les baigneurs cherchaient là un *far niente* doucement agité, mais encore tous les désœuvrés des petites villes, des châteaux voisins, de Mayence et de Francfort, étaient venus, suivant leur usage, fumer dans de longues pipes le kanaster embaumé et écouter la musique qu'exécutait un bon orchestre. Agglomération bizarre qui, sur un espace de quelques toises de ce sol germanique réputé si féodal, vient entasser plus d'un millier d'individus de tous les rangs et de toutes les professions, vivant ensemble dans une même quiétude et jouissant des mêmes plaisirs; tous, altesses, excellences, industriels, aventuriers de la roulette ou du trente-et-un, sous le niveau de la plus parfaite égalité, et dans une telle réciprocité de convenances et d'égards que, n'était cette bonne foi tudesque si éloignée de nos mœurs, qui, sans flagornerie ni servilité, donne consciencieusement à chacun sa qualification sociale comme chose qui lui est due, l'observateur le plus clairvoyant ne pourrait distinguer un prince d'un artisan.

Cet homme encore jeune et aux manières distinguées, qui allume complaisamment le cigare de son voisin, honnête cordonnier de Wiesbade qui ce jour-là a mis le frac noir, c'est le prince Émile de Hesse-Darmstadt, que Napoléon, à la journée de Lützen, proclamait marquis de Brandebourg, titre qui ne fut pas confirmé à Leipzig. Cet autre, qui cherche dans les chances de la roulette des compensations au trône de Constantinople occupé par un de ses ancêtres et qui se distingue à la fois par son affabilité, c'est le prince Cantacuzène, Grec de nation et Russe par ses services militaires. Plus loin vous voyez une dame qui, grâce à l'obligeance d'une jolie grisette, vient de trouver sur une banquette une place un peu exigüe pour son énorme embonpoint; c'est cependant la femme du gouverneur de Mayence, la sœur du roi des Belges.

Voilà ce que j'ai vu à Wiesbade, et ce que, malgré nos prétentions à une chimérique égalité, on ne trouverait certes pas en France; un tel

amalgame ne pouvant y exister sans froisser péniblement la vanité des uns et sans exciter l'irritation envieuse des autres.

Je m'étais assis à une petite table, une tasse de café devant moi, et, tout en savourant mon cigare et en prêtant une oreille attentive à l'ouverture de l'*Obéron* de Weber, je m'amusais du spectacle varié que produisait le nombre des flâneurs, quand, fatigué de tout ce mouvement, j'en détournai les yeux, et je m'aperçus qu'un étranger s'était placé à la même table que moi. Quoique naturellement peu communicatif, je me sentis pour lui une sympathie soudaine: ses yeux étaient bleus, mais n'avaient rien de fade; sur son front large, où le chagrin semblait avoir labouré plus de rides que l'âge, roulaient, en boucles déjà rares, des cheveux blonds auxquels se mêlaient quelques mèches blanches; ses manières respiraient la bonne compagnie, et la pureté avec laquelle il parlait le français et l'allemand empêchait d'abord de dire à laquelle de ces deux nations il appartenait.

Je ne sais trop comment la conversation s'établit entre nous; je me souviens seulement qu'elle ne se traîna que peu de temps sur des banalités, et que bientôt nous examinâmes l'état politique de l'Allemagne, sa littérature et ses mœurs. Je fus surpris de la justesse des observations de mon inconnu; mais quand, passant de la politique aux traditions populaires, il en parla avec une poésie qui me rappela Schiller dans ses ballades, mon étonnement s'accrut encore: il est si rare de trouver un homme sachant s'exprimer d'une manière également remarquable sur des choses tout à fait positives et des choses qui empruntent leurs charmes d'une imagination rêveuse et mystique.

Des traditions nous passâmes aux ruines que l'Allemagne conserve avec tant de soins, et, ayant annoncé mon projet de visiter celles qui hérissent les bords du Rhin, mon nouvel ami me pria de ne pas l'oublier; il me dit qu'il se nommait le comte de R*** et qu'il habitait pendant l'été le vieux château de B***, situé non loin de Rudesheim. Je le remerciai de sa gracieuse invitation et lui promis de m'en souvenir; mais il me força de lui préciser l'époque de ma visite.

« Eh bien! monsieur, lui dis-je, le 25 de ce mois, si vous voulez; car alors j'aurai fini ma saison de bains, et... »

— Le 25, et nous sommes au mois de juillet! s'écria le comte, dont la physionomie était bouleversée: oui, oui, venez le 25.

— Mais cependant, repris-je, je puis remettre à un autre jour...

— Non, venez le 25, je vous en prie... Mon émotion subite doit vous sembler étrange, mais vous l'excuserez quand vous en saurez la cause. »

Et, m'ayant fait promettre que je viendrais au jour convenu, il me quitta pour retourner à son château.

Ce ne fut pas sans bien des hésitations que le 25 je me mis en route : la douleur que le comte avait éprouvée en pensant à cette époque me faisait craindre d'être importun, et, lorsque les pas de mon cheval résonnèrent sourdement sous la voûte gothique de B***, je fus sur le point de tourner bride, mais il était trop tard ; un domestique vint tenir ma monture, et, après l'avoir confiée à un palefrenier, m'introduisit dans une vaste salle éclairée par des vitraux peints et tapissée par d'antiques panoplies. Ce fut dans une bibliothèque contiguë à cette pièce que je trouvai le comte ; il me reçut avec beaucoup d'amitié, et, bien que son visage portât l'expression d'une grande souffrance morale, il me sembla moins altéré qu'à Wiesbade.

J'eus un vrai plaisir à parcourir le château de B*** ; car cette visite domiciliaire ne fut pas monotone comme elle l'est si souvent en France, où le propriétaire vous promène dans tout son manoir pour vous faire voir des appartements bien parquetés, bien cirés, bien vernis, et meublés avec ce qu'on appelle du goût ; où il ne vous fait pas grâce, je ne dirai point d'une laitue, mais d'un petit jardin, qu'il qualifie de jardin anglais, à cause qu'il a fait tracer des allées si étroites que deux personnes n'y peuvent passer de front, qu'il a arraché des espaliers pour les remplacer par du lierre, et fait maçonner des pierres les unes auprès des autres, en forme de gâteau de biscuit, pour représenter un rocher.

Chez le comte tout était remarquable : chaque pièce garnie de ses meubles gothiques avait un intérêt, on pourrait dire historique ; et, si le regard venait à tomber des vieilles fenêtres sur le Rhin qui roulait majestueusement au bas des tours, on restait saisi d'admiration.

A une heure un domestique en livrée vint interrompre nos investigations en nous annonçant le dîner. Je trouvai dans la salle un cousin du comte, le baron Adalbert ; il me parut assez insignifiant, et ce fut son parent qui fit tous les frais de la conversation en me récitant plusieurs vieilles légendes avec une naïveté délicieuse... Et puis ces antiques histoires s'accordaient si bien avec les ogives des fenêtres, les clefs armoriées des voûtes, les écussons peints sur les vitraux, qu'il me semblait entendre un des *Minnesänger*, trouvères de l'Allemagne.

Après le dîner le baron Adalbert nous quitta, et nous retournâmes dans la bibliothèque. Le comte me montra plusieurs éditions rares, plusieurs manuscrits aux admirables vignettes ; puis tout à coup il me dit : « Le trouble que j'ai laissé voir quand vous avez parlé du 25 juillet a dû vous paraître étrange ; je vais vous en apprendre la cause, et peut-être vos yeux auront-ils des larmes comme les miens. » Et, s'étant assis dans un fauteuil dont le dossier, recouvert de tapisserie, était encadré dans de sveltes sculptures, il continua

ainsi : « Il y a quinze ans j'étais jeune, j'avais vingt-cinq ans, ma tête était pleine de rêves poétiques ; je voulus voir en détail les vieilles ruines de ma patrie, et recueillir les traditions qui les animent encore de toutes ces croyances bizarres que les peuples imaginèrent dans leur enfance.

» Je partis donc, avec mon cousin Adalbert, de la Bohême, où j'étais né, et, après avoir visité tous les châteaux que je rencontrai, j'arrivai dans celui-ci. Il était habité par le dernier rejeton d'une noble famille ; le baron de L*** y vivait avec sa fille. Ce noble vieillard avait jadis connu mon père, et il me reçut avec cette effusion, cette cordialité qui devient plus rare de jour en jour. Mais ce fut surtout sa fille, ce fut Anna qui m'enchantait : elle atteignait sa dix-huitième année ; sa taille avait cette légèreté, je dirai même cet aérien que Flaxman a donné à sa Françoise de Rimini ; son cou, gracieux et flexible, supportait la plus charmante tête que j'aie vue. C'était une de ces têtes dont les artistes du moyen âge ont quelquefois rencontré l'expression à la fois céleste et pleine de naïveté, quand ils ont eu à représenter un ange. Il y avait tant de charmes dans le sourire d'Anna, tant de douceur dans ces yeux bleus, tant de grâce dans les cheveux blonds qui se lisaient sur son front virginal ! sa conversation était si spirituelle et si simple ! tant de bonté était dans son cœur !... » Ici le comte, dont la voix était fort altérée, garda quelques instants un silence douloureux ; puis, cherchant à maîtriser son émotion, il reprit brusquement : « Je l'aimai avec passion, et vous pensez bien que j'acceptai avec bonheur l'offre que le baron me fit de passer quelque temps chez lui. Chaque jour je faisais des excursions dans les environs, et je m'en revenais rapportant les mythes que les paysans m'avaient appris ; tantôt l'Ondine du Lurley, tantôt Sternfels et Liebenstein m'inspiraient, et le soir, à souper, on écoutait avec indulgence les petits poèmes que je composais sur nos contes populaires, comme Macpherson en composait sur les traditions calédoniennes.

» Après avoir ainsi passé près d'un mois, j'avais exploré tous les châteaux voisins ; il fallait partir ; je ne le pus : je déclarai mon amour à Anna. Anna m'aimait, j'étais maître de moi, je la demandai au baron, il me l'accorda ; c'était le 6 juillet ; la célébration du mariage devait avoir lieu le 28 : oh ! mon Dieu, que j'étais heureux !

» Une nuit, je dormais depuis quelque temps, quand tout à coup je m'éveille en sursaut... j'entends marcher au-dessus de moi... il me semble qu'on se plaint, et ma chambre est au-dessous de celle d'Anna : je m'habille en toute hâte, je monte l'escalier, j'ouvre la porte de l'appartement de ma fiancée ; le baron de L*** est en pleurs, et elle... elle est morte ! Ceci se passa le 25. »

Le comte cacha sa tête dans ses mains, et pleura long-temps.

« Et à quelle maladie, demandai-je, attribue-t-on cette... ? »

Il se hâta de m'interrompre pour éviter d'entendre ce fatal mot de *mort*, et il me répondit : « On ne le sut jamais ! »

Un silence long et triste se fit encore, puis le comte reprit : « Peu de temps après cette catastrophe le baron de L*** mourut de chagrin, et me légua ce château où je vis depuis quinze ans avec mon cousin Adalbert, qui m'a témoigné dans mon malheur une véritable amitié ; et, comme jamais je ne me marierai, — car, quand on a aimé comme j'ai aimé, le cœur ne peut plus avoir d'amour, — il héritera un jour de tous mes biens.

— Mais ces lieux doivent sans cesse alimenter votre mélancolie, dis-je.

— Jeune homme, me répondit le comte, on le voit bien, vous n'avez jamais souffert ; sans cela vous comprendriez que, quand on ne peut plus avoir d'autre bonheur, pleurer ! c'en est un encore : c'est le dernier que le ciel nous envoie... Tout, tout ici me rappelle Anna : sa chambre est restée telle qu'elle était il y a quinze ans ; sa harpe est encore auprès de la cheminée ; sa petite bibliothèque n'a pas été touchée ; la robe qu'elle devait porter le jour de ses noces est encore pendue près de la fenêtre... Il n'y a que la couronne de roses blanches qui n'y est plus : au lieu de ceindre le front rougissant d'une fiancée, elle a ceint le front livide d'une morte ! »

Le comte l'avait dit : je pleurai avec lui pendant son triste récit. Je compris que, sous le poids de tels souvenirs, sa vie était flétrie pour toujours : il y a des hommes dont les sensations, quoique vives, s'éteignent graduellement : avec eux il ne faut que gagner du temps et chercher à amortir la violence du choc. Il en est d'autres qui, sous un calme apparent, se complaisent dans leurs sinistres pensées, et font d'un fantôme adoré l'hôte habituel de leur foyer : ceux-ci sont incurables.

Après la marque de confiance que j'avais reçue, je ne pouvais plus penser à quitter brusquement le comte ; car c'eût été avouer que ses infortunes avaient trouvé peu de sympathie dans mon âme : le malheur a ses susceptibilités qu'il faut respecter. Je ne m'attendais pas toutefois que la prolongation de mon séjour au château dût me rendre le témoin d'une scène qui restera toujours sur le premier plan dans mes souvenirs, et qui vint, comme la péripétie la plus inattendue, s'interposer dans la vie paisible que nous menions.

Sept à huit jours s'étaient écoulés depuis la confiance qui m'avait été faite ; j'étais avec mon hôte, et, cherchant à le distraire de sa mélancolie habituelle, je provoquai cette conversation piquante, variée et instructive à la fois, dont il faisait volontiers les frais, sans pédanterie, mais

avec la recherche d'un homme habitué à plaire et à être écouté. Tout à coup la porte de la chambre où nous étions s'ouvrit, et un domestique entra brusquement : « Monsieur le comte, s'écria-t-il, Fritz est au plus mal ! »

— Ce ne sera rien, répondit le comte avec une sécurité qui m'étonna de la part d'un homme aussi bienfaisant que lui : ce Fritz, continua-t-il en s'adressant à moi, est un ancien serviteur du baron de L***. Le malheur qui nous est arrivé a fait sur lui une impression telle, que depuis cette époque il a des crises nerveuses que le magnétisme seul a le pouvoir de calmer. Et vous saurez, ajouta-t-il en souriant, que je magnétise, et que par ce moyen j'ai quelquefois rendu des services à l'humanité.

J'avais long-temps considéré le magnétisme comme une audacieuse jonglerie, et cette opinion, je l'avouerai, je l'avais adoptée sans examen, soit que je fusse resté sur des traditions de famille qui avaient entretenu mon enfance du prestigieux charlatanisme de Mesmer, soit que j'eusse rencontré dans ma vie de ridicules enthousiastes du magnétisme ; cependant mon incrédulité commençait à s'ébranler : j'avais récemment assisté à quelques séances où le malade, frappé de somnambulisme, répondait à des questions positives par les révélations les plus surprenantes, et la probité du magnétiseur me rassurait sur la possibilité d'une mystification. Ce fut donc sans aucune pensée d'ironie, mais avec le désir d'assister à une nouvelle expérience, que je demandai au comte la permission de le suivre ; il y consentit.

Nous trouvâmes le malade gisant sur son lit ; il se tordait les bras convulsivement et semblait dans un état d'irritation tel, que le comte, habitué à ces sortes de paroxismes, en parut lui-même effrayé ; le baron Adalbert était auprès de Fritz, qui se calma dès que commencèrent les opérations magnétiques, et, après quelques passes, s'endormit d'un sommeil lourd et profond.

« M'entendez-vous, dit le comte épiant avec anxiété une réponse.

— Oui, fit la voix faible du malade.

— Dormez-vous ?

— Je dors. »

Et le comte, tout surpris d'un tel résultat, avec cette vive satisfaction de l'honnête homme qui voit une infortune à soulager, et aussi, il faut le dire, comme un artiste qui vient d'obtenir un succès, s'écria : « Voilà la première fois que je le trouve somniloque. Nous allons apprendre de lui-même à quoi tient sa maladie et peut-être le moyen de la guérir : Quelle est la cause de votre mal ? » fut l'interrogation.

» Alors Adalbert, jusque-là acteur muet de cette scène, s'émut visiblement. « A quoi bon ces questions ? dit-il, elles ne peuvent qu'aggraver l'état du malade ; il vaudrait mieux le laisser en repos. »

Et, regardant fixement l'interlocuteur, je le trouvai pâle et comme frappé d'une subite indisposition.

« Quelle est la cause de votre mal? répéta le comte en donnant à ses paroles un ton d'autorité.

— Le remords, » répondit le magnétisé.

Nous écoutions en silence, comme dans l'attente d'une catastrophe.

Et lui, continuant avec calme et semblant obéir à une impulsion occulte : « Oui, le remords... c'est moi qui, gagné par l'or du baron Adalbert, ai empoisonné mademoiselle Anna !... » Nous restâmes immobiles ; au bout de quelques secondes le comte sortit de sa stupeur, ayant soif d'une vengeance légitime : il voulait se précipiter sur Adalbert ; mais déjà il avait disparu.

On s' imagine facilement le trouble qui régna dans le château. Une heure après cet effroyable dénouement, le comte me serrait dans ses bras et montait en voiture sans but certain, marchant devant lui, ne cherchant qu'à fuir un séjour abhorré. Il ne pleurait pas : il avait conservé toute sa raison ; seulement on remarquait en lui les signes d'un désespoir muet et stoïque qui ne compte plus avec cette vie.

Le malheureux Fritz expia son crime : le soir même il mourut dans d'affreuses convulsions.

Quant au baron Adalbert on ne put, malgré toutes les recherches, s'emparer de lui. Les avis différaient sur les motifs qui l'avaient engagé à empoisonner Anna ; mais l'opinion la plus accréditée était qu'il avait commis ce crime afin que la fortune du comte, dont il n'aurait osé se défaire sans exciter les soupçons, ne lui fût pas enlevée par le mariage projeté.

TH. DE PUYMAIGRE

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Le Nœud gordien*, comédie en 5 actes par madame de Casa-Major. — Plusieurs causes concouraient à l'intérêt excité par l'apparition du *Nœud gordien* sur notre première scène. C'était le début de l'auteur, cet auteur était une femme, et cette femme avait déjà révélé son nom au monde des lettres à propos d'une première comédie, *la Course aux Clochers*, qui ne put être représentée ; telles sont les principales de ces causes. Maintenant il y en aura encore une autre : c'est le mérite de l'ouvrage et le succès qu'il a obtenu.

Madame de Casa-Major a voulu mettre en relief les malheurs qu'entraîne à sa suite une passion illégitime, cette passion fût-elle pure, fût-elle éteinte.

Pendant l'absence de trois années d'un époux à peine entrevu, Emérance de Clavières s'est laissée toucher par l'amour du brillant comte de Mauléon ; elle a même été, l'imprudente, jusqu'à confier au papier le secret d'un enivrement passager.

Proclamons-le, tous les hommes refuseraient à leurs désirs les moyens que Mauléon met en jeu pour les satisfaire ; il en est peu même qui oseraient, comme lui, se faire une arme d'un dépôt confié à leur honneur pour tuer la tranquillité, le bonheur, la vie d'une femme restée vertueuse.

Mauléon poursuit cependant ce but ignoble pendant toute la pièce. Il resserre tant qu'il peut le *nœud gordien* dans lequel se débat vainement sa victime. Clavières, à son retour, a conquis tout l'amour de sa femme ; il est député ; on le nomme ambassadeur, et le ministre laisse au choix de sa femme la nomination de son secrétaire.

A qui va-t-elle donner la préférence : à Saint-Pons, honnête jeune homme qui aime sa nièce, ou à Mauléon, qui veut la suivre en Italie, et dont elle redoute l'indiscrétion, en cas de révolte contre une si odieuse persécution ?

Hélas ! on le devine : Mauléon triomphe. Oui, mais Saint-Pons vient enfin prendre en main la défense de la faible Emérance ; Clavières, à son tour, apprend tout, et la faute *innocente* de sa femme, et la lâcheté de Mauléon.

Une explication a lieu entre le mari et le séducteur. Celui-ci courbe la tête devant la dignité de celui qu'il a voulu outrager ; il courbe la tête et sort en se dirigeant à Londres, le zénith de l'Italie et du ménage de Clavières.

Ce qu'il faut louer avant tout dans cette pièce, c'est le style ; il est ample, il est harmonieux, il est nerveux ; on le dirait issu de la plume la plus mâle.

Le caractère du mari se dévoile dans toute sa noblesse à partir du quatrième acte ; celui de Mauléon, nous l'avons dit, est odieux ; celui d'Emérance est admirablement tracé, et il a été admirablement rendu par madame Volnys. Geffroy a été digne du digne Clavières ; Maillart charmant de tenue, parfait de diction, dans un rôle sacrifié. Régnier, mesdames Mante et Anaïs ont concouru, par leur talent éprouvé et toujours applaudi, au succès du *Nœud gordien*, qui, en somme, a été aussi complet que mérité.

ODÉON. — *L'Univers et la Maison*, comédie en 5 actes, par M. Méry. — Combien de ménages aujourd'hui ressemblent à celui de Doria ! On est négociant avant d'être père, le mari cède la place à l'industriel ; les sentiments passent après les intérêts. On a des correspondants à Londres et à Saint-Petersbourg, des comptoirs dans les Indes, des vaisseaux sur toutes les mers ; on colonise l'Afrique, on veut révolutionner la Chine par l'échange des produits. On est heureux, on est fier de faire mouvoir les ressorts de ce vaste ensemble, on tranche de l'homme politique, du souverain même. Ce cosmopolitisme d'intérêts détruit l'esprit de famille. L'épouse dévore en secret l'amer chagrin de l'isolement, la fille pleure sa jeunesse sacrifiée à un homme qu'elle n'aime pas, le fils consume son temps dans les viles préoccupations, dans les vulgaires succès de quelques dettes qu'il n'ose avouer à son père. Cela dure ainsi pendant plusieurs années ; puis un beau jour, au milieu de ses travaux, le père, le grand industriel, apprend que sa femme en aime un autre, que son fils se bat en duel, que celui qu'il avait choisi pour gendre est un fripon. Alors il sent pour la première fois qu'il est mari, qu'il est père ; il souffre, il est désespéré... Heureux encore quand il n'est point trop tard, et que cette cruelle leçon profite à tout le monde !

C'est là l'histoire de Doria. M. Méry nous l'a racontée dans une comédie vive, rapide, toujours spirituelle ; vigoureuse en plusieurs endroits. M. Méry a fait à la fois une comédie de mœurs et une comédie de fantaisie ; il y a dans ces cinq actes tout son esprit habituel et en même temps tout un côté d'observations profondes, fermement accusées, nettement rendues.

Nous ne vous dirons rien du style de M. Méry, parce que depuis long-temps il n'y a plus rien à en dire. On sait l'effet que produit seul le vers sonore, la rime éclatante, ce trait rapide de l'auteur de ravissants poèmes. *L'Univers et la Maison* est un immense succès pour l'Odéon ; quant à l'auteur, on disait avant-hier, au sortir du théâtre, qu'en passant la Seine il s'était rapproché de l'Institut.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Le gaz est clerc, aile à presse illumine, aile à vapeur voit, A plane IR, laie thère.
 (Le gaz éclaire et la presse illumine,
 Et la vapeur voit aplanir les mers.)

Manège Le Blanc. Leçons d'équitation pour les deux sexes. — Cours particuliers pour les dames. — Rue du Faubourg-Montmartre, 42.

Confection de Robes M^{me} V^e INGER, née OLMER, rue Montmartre, 169.

Gymnase de la Chaussée-d'Antin, transféré rue de Buffaut, 43, pour agrandissement. Leçons tous les jours. (Voir le Prospectus à l'établissement.)

Plus de cheveux blancs! Ce mot n'est-il pas magique et ne fait-il pas renaître l'espoir à toute personne dont la chevelure, grisonnant avant l'âge, donne à celle-ci le cachet fatal du temps, devant lequel s'éclipsent les plaisirs de la jeunesse! Grâce à L'EAU MEXICAINE de M^{me} J. ALBERT (rue de Choiseul, 4), dont l'emploi est aussi rapide qu'infailible, l'opération de la teinture, naguère si incertaine et si longue, s'opère en moins d'une heure, et les cheveux, ainsi préparés, n'en ont que plus de souplesse et d'éclat.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Blancheur et Conservation des Dents.

La Poudre dentrifrice de la Société Hygiénique nettoie promptement les Dents les plus négligées et les plus noires; elle enlève le tartre qui les recouvre et leur donne toute la blancheur de l'ivoire; elle prévient et empêche la carie et toute autre maladie des Dents, et en arrête les progrès. — Elle fortifie les gencives, et, quel que soit leur état de mollesse et de relâchement, elle les rend fermes et vermeilles, enlève toute odeur, rend l'haleine fraîche et suave, et entretient jusqu'à l'âge le plus avancé les dents et autres parties de la bouche dans l'état de santé le plus parfait. — LA POUDRE DENTRIFRICE DE LA SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE se vend 2 fr. le flacon. — L'EAU DENTRIFRICE de la Société Hygiénique est préparée avec les mêmes plantes et jouit de toutes les propriétés de la poudre dentrifrice. Elle se vend 3 fr. le flacon. — Paris, Entrepôt général, rue J.-J. Rousseau, 5. — Chaque flacon est coiffé de parchemin fixé par une petite médaille dont les deux faces portent le cachet de la Société Hygiénique. Chaque étiquette porte également la signature de MM. COTTAN et C^{ie}. Tout flacon qui ne portera pas ces marques doit être refusé comme contrefait.

Chaussures d'hommes.

BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR FLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.